

Vieux murs, Vieux souvenirs

L'Évêché de Talleyrand

L'histoire de Talleyrand à Autun n'est qu'une bouffonnerie sérieuse.

Entendons par là que, se moquant de tout et de tous en lui-même, il parvint non seulement à donner le change, mais à produire sur le clergé et sur le public l'impression la plus favorable.

Nommé évêque¹, grâce à l'influence de sa fa-

La suite l'a prouvé !

Ayant pris possession de son siège par l'intermédiaire d'un de ses vicaires généraux, il ne se pressait pas de gagner Autun. Il se décida enfin, pour éviter de fâcheux commentaires, et y parut, cinq mois après sa nomination, le 12 mars.

Il procéda à son installation, puis ne considérant sa dignité nouvelle que comme un marchepied pour monter plus haut, il prépare ses batteries. Il s'agit de gagner tout le monde à sa cause afin d'assurer son élection comme député aux états généraux.

De jeunes abbés qui ont attaché leur fortune à



Autun. — Vue générale.

(Cliché Croquegniot.)

mille et à la faiblesse de Louis XVI, malgré l'opposition de Mgr de Marbeuf, dont par une étrange ironie du sort il allait devenir le successeur, il envoie à ses diocésains, au mois de janvier 1789, un mandement tout imprégné d'onction, qui est une belle page de style et fut un acte d'habileté.

Les Autunois, gens de mœurs sévères, voulaient avoir un évêque irréprochable, et, ce premier contact avec la province qu'il allait diriger, il fallait qu'il lui conquît l'opinion.

Elle fut conquise. Déjà passé maître dans l'art de la duplicité, il n'avait pas eu de peine à tromper des esprits honnêtes et confiants.

Pour qui relit ce document, en effet, ce n'est là qu'une manœuvre, et malgré le soin de l'auteur à lui donner une couleur évangélique, l'incrédulité et la raillerie percent sous la rédaction étudiée. On sent qu'en l'écrivant, l'évêque sceptique se disait : Quel bon piège pour les naïfs !

1. Le 2 novembre 1788. Né en 1754, Talleyrand avait alors trente-quatre ans.

la sienne, lui servent d'agents électoraux, allant, de-ci de-là, vanter les mérites de Monseigneur et gagnant des adhésions à sa cause.

Lui-même payait de sa personne, visitant individuellement les prêtres, dont les suffrages lui étaient nécessaires, s'enquérant de leurs besoins, de leurs aspirations, mêlant des considérations politiques à des conseils moraux et les laissant sous le charme de sa parole insinuante.

Il tenait en outre table ouverte et offrait de beaux dîners aux dignitaires de son clergé.

Il n'était pas moins prévenant envers les laïques.

On se trouvait alors en Carême, et comme les Autunois, stricts observateurs des lois de l'Église, ne se procuraient qu'avec peine les aliments prescrits, il obtint que la poste royale de Paris à Lyon déposât chaque matin, au passage, une provision de poisson frais. Cette attention ravit les habitants.

L'influence religieuse étant considérable dans la localité, Talleyrand comprit qu'il fallait se conformer aux traditions laissées par ses prédécesseurs et imposer au peuple l'illusion d'une sincérité

absente. Aussi quoiqu'il fit très froid, lisait-il son bréviaire dans le jardin, afin que nul n'en ignorât.

Il était habile également de faire, de temps à autre, acte de premier pasteur du diocèse et quoiqu'il lui en coûtât, il annonça qu'il allait officier pontificalement à la cathédrale. Mais le jour de la cérémonie, il perdit contenance, s'embrouilla dans les prières, ne put achever et donna aux assistants qui se pressaient dans la nef le spectacle d'un évêque qui ne savait pas dire sa messe. Les Autunois mirent cela sur le compte de l'émotion. Quant à lui, un échec de ce genre lui suffisait, et on ne l'y reprit plus.

Son plan, d'ailleurs, aboutissait. Il fut élu et

pirent entre les diocésains simples et francs et l'ambitieux prélat.

Sa conduite aux Assemblées, son serment à la Constitution civile du clergé causèrent un scandale énorme dans l'Autunois. Il en reçut des protestations indignées, auxquelles, en janvier 1791, il répondit par sa démission.

Il fut remplacé par l'abbé Gouttes, prêtre assermenté, évêque élu, très consciencieux du reste, et qui, moins heureux que lui, fut décrété d'accusation, incarcéré et envoyé à l'échafaud.

Bien plus tard, en 1802, Autun revit Talleyrand. Ministre de Bonaparte, il se rendait à Lyon pour négocier des affaires d'Italie.



Autun. — L'évêché.

(Cliché Croqueyniot.)

aussitôt qu'il le fut, il se hâta de fuir Autun. Il avait bien travaillé ; son épiscopat lui avait servi de moyen pour réussir. Il ne demandait pas plus. Il allait maintenant pouvoir jouer un rôle dans la grande crise qui transformait le royaume. Que lui importait le reste ?

Le 12 avril, un mois exactement après son arrivée, il quittait son diocèse, le jour même de Pâques, sans avoir officié et à la veille d'une retraite ecclésiastique. Ces détails indiquent de quel œil indifférent il considérait le sacerdoce et les obligations qu'il comporte.

Au mois de juin avait lieu l'ordination des jeunes prêtres. On s'attendait qu'il revint pour y procéder. D'autres préoccupations le sollicitaient, et ce fut un évêque *in partibus* qui le suppléa.

Ce départ précipité, cette négligence furent l'objet de critiques très vives. Cependant, quelques-uns qui espéraient contre tout espoir continuèrent de correspondre avec lui. Puis un moment vint où ces rapports cessèrent, et les derniers liens se rom-

A l'entrée de la ville, un essieu de son carrosse se brisa. On dut quérir un maréchal pour réparer le dommage. Pendant qu'on s'y empressait, quelques curieux s'attroupèrent qui reconnurent leur ancien évêque. La nouvelle s'en répandit et une foule hostile accourut. Des huées s'élevèrent. Dédaigneux et froid, Talleyrand, habitué à des tumultes plus dangereux, regarda tranquillement les citoyens irrités, et quand le carrosse fut remis en état, y monta, saluant d'un air railleur les gens qui étaient là, stupéfaits d'une telle impertinence et d'un tel aplomb.

Pour être juste, pour expliquer son attitude pendant son éphémère épiscopat, il est bon de rappeler à sa décharge qu'il n'était entré dans les ordres qu'à son corps défendant. Parlant de sa liaison avec une jolie actrice parisienne, il a dit : « On l'avait faite comédienne malgré elle. On m'avait fait prêtre malgré moi. Cette communauté de sort nous rapprocha l'un de l'autre. »

Sans accepter cet argument spécieux en faveur

d'une intrigue scabreuse, on doit reconnaître néanmoins que, en ce qui le concernait, Talleyrand disait vrai, et une bonne part de responsabilité retombe sur ceux qui le poussèrent dans une carrière pour laquelle il n'avait aucune vocation.

D'un autre côté, en l'envoyant à Autun, n'avait-on pas commis une faute ? Qu'allait y faire un évêque mondain, spirituel, artificieux, intrigant, bien à sa place dans les salons de la capitale, mais dépaycé au milieu d'une population de principes



Autun. — L'Évêché, Façade (xv^e siècle).
(Cliché Croquégniot.)

rigides, dans une province reculée où ses qualités ne pouvaient s'employer, où ses défauts devaient inévitablement à la longue lui aliéner les esprits ?

De tous les sièges épiscopaux de France, c'était celui qui lui convenait le moins.

Autun est une ville des plus intéressantes pour un archéologue, pour un artiste. Elle abonde en souvenirs historiques de la plus grande valeur, et ses environs sont charmants. Un homme studieux et de goûts modestes ne peut que s'y plaire. Un homme dévoré d'ambition, tel que Talleyrand, ne pouvait que regretter d'y être venu.

Enfin, à ce gentilhomme, habitué à tous les raffinements du luxe, on accordait comme demeure le plus médiocre des évêchés.

Il s'y déplut dès le premier instant et n'eut qu'un désir, le quitter au plus tôt.

C'était, et c'est encore, car il n'a point changé, un grand bâtiment très vieux, aux lignes ingrates, d'un aspect peu engageant et d'un séjour peu

attrayant, en dépit du jardin qui l'entoure et de la vue qui s'étend sur le paysage voisin.

Ses vastes pièces solitaires et glaciales, son tribunal et sa prison de l'Officialité (les évêques jugeant autrefois au temporel et au religieux), ses murs imprégnés d'humidité, formaient un ensemble maussade et rebutant, dont l'effet dut être désastreux sur le jeune prélat.

Je l'ai visité du temps de Mgr Perraud. J'étais venu à Autun chercher des documents sur le plus fameux de ses prédécesseurs.

Oh ! qu'il était triste l'ancien château des ducs de Bourgogne !

Bien qu'il fût garni de beaux meubles et orné d'objets d'art, une atmosphère d'insurmontable mélancolie y régnait. C'était un palais d'ennui, silencieux et morne.

Curieux de savoir comment l'austère cardinal appréciait Talleyrand, je demandai au prosecretaire, M. l'abbé Piffaut, qui m'accompagnait et avec qui j'avais longuement causé du personnage :

« Que pense de lui Son Éminence ? »

— *Elle n'en parle jamais ! »*

Nul jugement plus méprisant n'a été porté sur cet homme célèbre.

Il est évident que Mgr Perraud estimait indigne d'un bon prêtre de s'occuper de l'apostat que fut Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ex-évêque d'Autun.

MAURICE LETELIER.

Musique pour phonographes

Aimez-vous le phonographe ? On en entend partout. Aujourd'hui, c'est la distraction à la mode ; au bord de la mer, à la montagne, en ville, au restaurant à 29 sous comme dans les salons les plus chics du West-End parisien, l'invention merveilleuse d'Edison, perfectionnée par la double collaboration des artistes et des savants, groupe autour d'elle un auditoire charmé.

Car, il n'y a pas à dire, que ce soit un disque ou un cylindre, que l'appareil se dénomme gramophone, phonographe, graphophone, ou tel autre « phone » que l'on voudra, rien n'est amusant comme d'entendre par exemple la fable *du Chat, de la Belette et du Petit Lapin*, récitée par Silvain, de la Comédie-Française, et rien d'électrisant, même à travers le pavillon métallique, comme la marche de *Sambre-et-Meuse*, ou la *Marseillaise*, exécutées par la musique de la garde républicaine, direction Parès, ainsi que ne manque jamais de le clamer l'annonciateur.

Quelque habitué que l'on soit, quelque lassé même parfois d'écouter pour la centième fois tel air connu, l'on ne peut s'empêcher d'admirer la perfection vraiment miraculeuse avec laquelle sont